Livraison 3me. 2e SÉRIE. Tome 2.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abnnement, $1.50 par An, payable d'avance.

NOUVELLE-ORLÉANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

ANNÉE 1883.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans, 1er Mai 1883.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des réglements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1882.

Fête Annuelle de la Distribution des Médailles.

SALLE GRUNEWALD, DIMANCHE, 8 AVRIL 1883.

Malgré des conditions atmosphériques très peu favorables, la fête annuelle de l'Athénée, pour la présentation des médailles aux vainqueurs du concours de 1882, réunissait le dimanche, 8 Avril, une nombreuse assistance à la salle Grunewald. Tout s'est passé dans le plus

grand ordre, et le public a souvent manifesté, par de chauds applaudissements, la satisfaction que lui causait aussi bien la partie littéraire que la partie artistique de la solennité. Les prix destinés aux meilleurs manuscrits ont été conquis par M. Bussière Rouen et Mlle Arcadie Villeré, tous deux enfants de la Louisiane, représentants distingués de la jeunesse studieuse de notre ville. Ils ont suivi le noble exemple donné par ceux qui les avaient précédés dans la lice ouverte par notre Société; d'autres, n'en doutons pas, seront anxieux, à leur tour, de marcher sur les traces des lauréats de 1882: ces futurs combattants auront à cœur de répondre à l'appel si loyal et si engageant, que notre Président leur adresse dans l'allocution que nous allons reproduire. Voici d'abord le programme de la cérémonie:

1.—Hommage à la Science! Invocation pour contralto, baryton et chœur, avec accompagnement de flûte, violon, violoncelle, piano et orgue, sur un prélude de Poll da Silva..............................M. Francis Navone
2.—Allocution.. Gén. Beauregard
3.—Lecture du Rapport du comité d'examen......James S. Hosmer
4.—Lecture du manuscrit d'homme..................Alcée Fortier
5.—Présentation de la Médaille.
6.—Lecture du manuscrit de femme..........Dr. J. J. Castellanos
7.—Présentation de la Médaille.
8.—La Cascade de Pauer, piano...... ...Miss Aménaïde Blanchard
9.—Duo concertant pour deux violons par Ch. de Bériot:

A.—Moderato.
B.—Adagio.
C.—Allegretto. } .... { Mlle Marie Wannack
M. Henri Bayon

Accompagnement...... ....Mme H. Bayon

ALLOCUTION

DE M. LE GÉNÉRAL BEAUREGARD, PRÉSIDENT.

Mesdames, Messieurs,

Nous ne savons comment vous exprimer notre plaisir et notre gratitude, en voyant l'empressement que vous mettez à venir, chaque année, prendre part à nos fêtes littéraires et artistiques.

Votre présence donne plus de valeur à nos lauréats, et plus de prix aux encouragements que vous voulez bien accorder aux débuts de nos jeunes virtuoses : pour nous, elle renouvelle nos forces, nous console des indifférents, et fortifie notre idée de continuer notre œuvre, afin de permettre aux travailleurs de l'avenir de mériter et de conquérir vos applaudissements.

Depuis huit ans, l'Athénée a conscience d'avoir rempli ses devoirs, et la mission qu'il s'était imposée de mettre en pleine lumière nos jeunes Louisianais si richement doués, et de prouver, par des faits, leur intelligence et leurs aptitudes variées. Aujourd'hui qu'ils ont mieux compris nos intentions, qu'il nous soit permis de les engager à croire davantage à la puissance du travail, et à imprimer une meilleure direction à leurs études. Nous faisons des vœux pour qu'ils entrent hardiment dans cette voie nouvelle — but de l'Athénée.

J'appelle maintenant votre attention sur un fait plein de promesses et d'enseignements : c'est que tous les juges des concours ont été frappés de l'extrême flexibilité, et des qualités brillantes du style des femmes. Ces avantages, selon nous, leur assurent désormais la place la plus distinguée dans les compositions littéraires, où elles seront libres de puiser leurs inspirations dans leur esprit et dans leur cœur. Nous exprimons ici notre conviction, et nous vous prions de ne point chercher dans nos

paroles ni flatterie de notre part, ni désir d'exciter des rivalités inutiles, ou de blesser les susceptibilités des hommes.

Nous sommes forcés de vous entretenir de la question des concours, et d'éclairer une fois pour toutes les personnes désireuses d'y prendre part. Aux termes de nos Règlements, le choix du plus digne des concurrents est confié à un comité, dont la compétence et l'impartialité sont au-dessus de tout soupçon de parti pris, ou de préférence anticipée. Et, à moins de forfaire à l'honneur, il est matériellement impossible que les juges puissent connaître à l'avance aucun des noms. Le concours terminé, les lettres non décachetées et les manuscrits qu'elles accompagnent sont détruits. Nous dirons donc à ceux qui s'abstiennent, d'avoir confiance, et à ceux qui s'éloignent de nous, animés d'une défiance injustifiable, qu'ils peuvent concourir sans crainte, et que leurs œuvres seront jugées avec la plus grande impartialité.

RAPPORT DU COMITÉ D'EXAMEN.

M. James S. Hosmer.

Il arrivait bien souvent que le gladiateur qui entrait dans la lice plein d'espoir, en sortait vaincu. Ses yeux s'étaient troublés, ses forces lui avaient fait défaut ; il avait tout perdu, hors l'honneur. Dans la lutte littéraire où la plume, l'arme que dirige la pensée, remplace le fer, il existe aussi des inégalités de forces, des défaillances mentales. Le cerveau a autant besoin de discipline dans les joutes de l'esprit, que le corps dans les combats du cirque ; et la défaite d'hier a souvent tracé le chemin du succès au vainqueur d'aujourd'hui. Le découragement est une maladie de l'esprit, mais le désappointement est l'éperon de la persévérance qui mène à la réussite.

Dans le concours des hommes, trois seulement se sont présentés ; la faiblesse du nombre, ne diminue en rien la valeur des combattants ; vous savez que lorsqu'un certain Spartiate voulut défendre un passage dangereux, il ne se servit point d'une armée, mais d'une poignée d'hommes.

Le sujet pour les hommes,—de la nécessité des études élémentaires pour le choix d'une profession, d'un art ou d'un métier,—offre un champ vaste à la discussion. Depuis les St-Simoniens la question a été débattue sous tous ses aspects par des hommes de haute intelligence et la controverse continue comme par le passé. *Labor* à qui le comité a jugé convenable de décerner la médaille d'or, quoique n'embrassant qu'un côté du sujet, s'est fait distinguer par un style passablement pur, des faits historiques corrects, quoique parfois trop éloignés pour satisfaire à l'ordre chronologique. Par ses illustrations individuelles, quoique heureuses, il justifie le reproche que fait le Dr. Clémenceau aux Américains,—de ne pas raisonner par des généralités. Somme toute, cependant, le manuscrit est érudit et consciencieux et a mérité l'approbation du comité. "Regit qui legit" et "Paterfamilias" les autres concurrents, quoique faisant preuve de talent, se sont rendus coupables de quelques comparaisons mixtes et erreurs de style, et se sont tant soit peu écartés du sujet en considérant les études élémentaires sous le point de vue social, et non sous l'aspect pratique.

Quant aux dames, elles se sont distinguées par le nombre et par l'excellence : elles nous ont envoyé huit manuscrits. C'était une lutte charmante, un jardin fleuri où l'oiseau-mouche, ce courtisan des fleurs, eût trouvé difficile de faire un choix. Trois compositions se sont disputé de près la première place, et ce n'est qu'après

plusieurs lectures que le comité d'examen a pu rendre une décision. "La famille est un temple dont la femme est la divinité" est la devise du manuscrit qui a mérité la médaille d'or. Grandeur d'idées et force de style en sont les marques distinctives. S'identifiant avec le sujet, le manuscrit porte les traces d'une grande étude et d'un jugement profond. "Epoux et Mère" et "Vivere est Cogitare" auxquels le comité accorde une mention honorable sont deux manuscrits vraiment remarquables. Le premier sous forme de lettre est le vrai style de la femme: entraînant, léger, séduisant; mais il laisse à désirer sous le rapport de l'impartialité dans les idées; le second eût certainement remporté la médaille si le commencement eût été analogue à la fin. L'auteur divise son sujet avec une méthode parfaite; son style est logique; ses citations sont classiques; ses dernières pages sont vraiment émouvantes. "On Duty," "Ce que femme veut Dieu le veut," "Laboremus," "Les hommes font les lois et les femmes les mœurs," "Luceo et abdo" sont les devises des autres manuscrits. La longueur du rapport seulement nous empêche de nous y arrêter, car chacun a son mérite. Ici, c'est un style brillant, poétique ou pathétique, là une description charmante, une verve entraînante. Le reproche qu'on peut leur faire est que le sujet est souvent perdu de vue et que le style n'est pas soutenu. Les concurrents semblent oublier que quoique les montagnes soient plus pittoresques, les belles vallées sont les plus fertiles.

P. V. Bernard,
Charles Turpin,
Gustave Devron,
Alfred Mercier,
James S. Hosmer, *rapporteur*.

NÉCESSITÉ DES ÉTUDES ÉLÉMENTAIRES

POUR LE CHOIX D'UNE PROFESSION, D'UN ART OU D'UN MÉTIER

(Manuscrit d'homme, lu par M. Alcée Fortier.)

Cette question d'une urgence si absolue, oubliée ou mise de côté par les personnes qui auraient dû le plus s'en occuper, est maintenant posée d'une façon distincte, engageante, et offerte comme sujet d'une discussion, ne pouvant être que favorable à ceux dont la négligence des études élémentaires a été une cause d'obstacles et d'ennuis innombrables. Ce sont ces obstacles qui, surgissant à chaque pas, retardent le succès des entreprises et en diminuent considérablement la grandeur.

C'est donc avec joie que je saisis l'occasion d'émettre une opinion si longtemps contenue, de l'exprimer aussi clairement qu'il m'est possible de le faire, par cet écrit que j'offre, non comme une dissertation composée de faits divers cueillis au hasard et compilés avec étude, mais bien comme une récapitulation pure, simple et exacte de tous les exemples où la nécessité des études élémentaires s'est fait voir, d'une manière formelle et presque générale, nous montrant l'exigence et le besoin indispensables de ces mêmes études pour tous ceux qui désirent se créer dignement une profession, de quelque genre qu'elle soit, se donner un art ou apprendre un métier.

Je débuterai par un aperçu sur les âges les plus reculés et je prendrai les Lacédémoniens comme point de départ. Leurs coutumes étaient barbares jusqu'à un certain point, quand il s'agissait de l'instruction de leurs enfants, laquelle commençait dès leur naissance et n'était terminée qu'à l'âge de vingt ans : ce qui a rendu ce peuple un des plus remarquables de son temps. Ces enfants, habitués dès le berceau, à tous les exercices du

corps, recevaient de même les leçons d'un précepteur chargé de les rendre utiles à leur pays.

Je ne crois pas m'écarter du sujet, en faisant mention de ces exercices et de ces leçons comme étant les principes élémentaires de l'éducation guerrière, la seule que l'on reçût chez ce peuple. C'était avec un soin inouï que l'on apprenait aux adultes les choses les plus simples, afin de les graver si profondément dans leur mémoire, qu'elles ne pussent jamais en être effacées.

Ensuite vient le moyen-âge, pendant lequel les moines seuls possédaient quelques notions des études élémentaires ; ce qui leur a permis de s'attribuer la gloire de la plupart des découvertes de cette époque. Les monastères ne recevaient alors que ceux qui avaient suivi des cours, simples, il est vrai, mais néanmoins assez étendus pour leur donner une teinture de toutes les branches réunies, formant un ensemble modeste et d'une utilité incontestable. Avec ces riens, les religieux ouvrirent à la culture plus du tiers de l'Europe ; ce qui en est maintenant la richesse principale et le plus sûr revenu. Leurs conseils furent suivis, de siècle en siècle, par ceux qui plus tard s'adonnèrent entièrement à l'agriculture. Des écoles agronomiques s'établirent de tous côtés, les cours en furent régularisés, et les travaux s'en ressentirent ; aussi, est-il à remarquer que les hautes intelligences qui reçurent la direction de ces institutions, ne pensèrent jamais à omettre du programme, qu'elles suivirent dans leur instruction, aucune des études élémentaires. Au contraire, une attention sérieuse y fut accordée, et les cultivateurs intelligents, mais illettrés, accoururent de toutes parts, reçurent des conseils bienfaisants, consentirent à suivre les premières études nécessaires à leur métier ; agrandissant, par cela, leurs connaissances du sol et des plantes, classant ces dernières en familles différentes, et transfor-

mant ainsi cette culture, par l'habitude, en une science qui s'est avancée au premier rang, et qui, de nos jours, y occupe une des places principales.

J'établis à ce sujet une comparaison entre les cultivateurs instruits et ceux à qui les occasions de recevoir de l'éducation ne se sont pas encore présentées assez facilement ; les premiers font des expériences, écrivent leurs idées et leurs vues, éveillent la critique, engendrent des discussions d'où jaillit la lumière et ils rendent à l'humanité des services immenses, en publiant les découvertes qu'ils ont faites, qui, toutes simples qu'elles peuvent paraître quelquefois, amènent bien souvent à en faire d'autres plus profitables ; tandis que les derniers ne savent que planter ce qui leur est nécessaire pour subsister, sans jamais pouvoir augmenter le cercle de leur maigre savoir, ni aider, comme les autres, à l'accomplissement d'une noble tâche, ni se donner une réputation quelconque.

Je reviens aux sociétés religieuses. Dans celle des Pères Jésuites, que de courage, de patience les postulants doivent avoir, et combien de fois, après des années d'étude, se voient-ils refusés, simplement pour avoir abandonné les choses les plus élémentaires. Eh bien ! si des hommes aussi remarquables que les membres de cette forte congrégation avouent la nécessité des études élémentaires, comment un doute peut-il exister au sujet des avantages certains que donnera toujours une éducation, dans le commencement de laquelle rien n'a été négligé, et pendant lequel les plus petits détails ont été commentés.

Prenez, par exemple, l'ouvrier ignorant qui, chaque jour, fait la même besogne, sans jamais en tirer un meilleur parti que son pain quotidien. Il est vrai que son bras vigoureux lui fournit de quoi vivre, mais si ce bras avait une tête pour le diriger, si ce même bras

savait tenir une plume, que de choses vraiment intéressantes n'écrirait-il pas, et que d'avis dictés, par l'expérience d'un long et courageux travail, viendraient apporter leur part à la collection des renseignements nécessaires à tout le monde. Mais l'ouvrier naît dans une classe pauvre, peu soutenue, peu protégée ; car à peine a-t-il atteint un âge auquel la force physique est entièrement développée, qu'il est mis dans un atelier et devient une bête de somme, sans pouvoir adoucir ses moments de loisir par une lecture instructive et intéressante, ni former son esprit à des idées moins rudes que celles que lui donnent les labeurs fatigants de son métier.

C'est surtout en parcourant les usines que l'on parvient à une appréciation exacte de ce fait, qui n'est malheureusement que trop vrai. Des jeunes gens sont là, pêle-mêle, remuant à droite et à gauche, guidés par la voix d'un supérieur, abrutis par ses cris, et ne sachant la plupart du temps ce qu'ils font. Si notre gouvernement, au lieu de tolérer de pareilles coutumes, forçait les parents à envoyer leurs enfants de bonne heure à l'école, il est bien certain que dans beaucoup de ces petites têtes abandonnées, on trouverait des capacités naturelles, que des conseils salutaires et raisonnables aideraient à germer, faisant de ces enfants des hommes qui, par leur savoir, pourraient devenir de bons ingénieurs, de bons mécaniciens, au lieu de végéter toute leur vie et de rester simples ouvriers.

Que d'intelligence perdue par le manque d'instruction ! Je ne prétends pas avancer que pour les rangs pauvres, des études complètes soient faites. Non, ce que je désire prouver, c'est que si les études élémentaires étaient mises à la portée de ces mêmes classes, non seulement on viendrait à bout de faire de bons travailleurs, mais on accorderait aussi à des gens qui ne demandent qu'à s'élever,

les occasions de prouver leur bonne volonté et de cultiver les moindres dons de la nature, qu'on ne sait jamais apprécier à leur juste valeur, et qu'on laisse assez souvent se perdre, sans les saisir, sans les cultiver opiniâtrement pour en jouir.

Comme les ouvriers, les enfants de famille sont souvent privés des bienfaits d'une bonne éducation, par la hâte que mettent leurs professeurs à leur faire traverser les premiers cours; ou bien ils sont appelés, trop jeunes, à venir en aide à leur famille. Les voilà travaillant, vendant des marchandises, n'apprenant rien, et si par hasard une chance se présente d'améliorer leur position, ils en sont empêchés par leur ignorance. Le calcul, par exemple. Quelle branche principale dans une éducation solide! Combien de soins devrait-on prendre, en enseignant les mathématiques! Mais, pour une raison ou pour une autre, on ne les prend pas. Aussi, voyez-vous, dans le monde, des jeunes gens s'exprimant avec emphase, parlant beaucoup sans rien dire; ils sont forcés, dans le commerce, d'occuper des positions inférieures, à cause de leur incapacité comme chiffreurs, ou d'un manque total d'éducation.

Le seul moyen d'éviter de si grosses, de si désastreuses méprises, c'est de choisir les branches les plus nécessaires et de les limiter; qu'on montre peu, mais qu'on montre bien; alors ceux qui ont un désir sincère d'apprendre, ceux qui seront touchés dans leur amour-propre par la vue d'une personne courageuse et entreprenante, pourront, avec quelques notions bien sues, et prises entre les plus utiles, faciliter leur route vers un horizon plus élevé et sortir du cercle restreint duquel si peu d'individus s'écartent, faute d'études élémentaires.

Peut-être, jusqu'ici, ai-je traité le sujet d'une manière un peu libre et générale. Que l'on me pardonne cette

faute commise sans le vouloir, en pensant à toutes ces graines productives que Dieu nous envoie et qu'il est de notre devoir de cultiver, mais que par notre grande et impardonnable négligence, ou notre trop grande hâte d'en avoir fini, nous laissons se perdre.

Je demande l'indulgence du lecteur, et je continue, en prenant par gradation la médecine, la peinture, la musique, l'architecture, le professorat, omettant beaucoup d'autres arts, d'autres professions et d'autres métiers, dont l'énumération serait longue et monotone. Chaque art a ses principes élémentaires que l'on doit observer invariablement et étudier soigneusement ; chaque métier a ses commencements ennuyeux et agaçants à travers lesquels on est forcé de passer, mais aussi, si l'on se conforme à toutes les règles établies par des personnes sérieuses et capables ; si l'on veut se donner la peine d'en retenir les plus petits détails ; alors on a le plaisir de se voir progresser et d'acquérir du renom.

Voyez-vous un médecin à qui la vie d'un homme est confiée et de qui on attend toujours du soulagement ; voyez-vous le représentant de cette noble profession hésitant devant un cas désespéré, se voyant paralysé, ne pouvant prescrire un composé efficace, parce qu'il ignore les éléments de la chimie et qu'il a peur de se tromper. Malheureusement nous rencontrons trop souvent de tels médecins ; ce sont parfois des hommes intelligents, mais ignorants, auxquels un diplôme a été décerné et accordé sans un examen sérieux.

Comment voulez-vous qu'un musicien arrive à faire quelque chose de bon, s'il n'est pas ferré sur les principes de la musique sans lesquels il lui est impossible d'apprendre l'harmonie, qui est l'orthographe musicale et la base de la composition. Partout et journellement, on entend des personnes qui jouent avec effet. Cet effet

n'est que superficiel, car si l'on avait assisté à l'étude du morceau, aux tracas et aux hésitations des exécutants, ce ne serait plus un sentiment d'approbation, mais bien un sentiment de pitié que l'on ressentirait à leur égard, et l'on pourrait, en observant leur jeu, facilement s'apercevoir que l'exécution est défectueuse. Si Prudent, le fameux compositeur, existait encore, il vous raconterait le début de son éducation musicale. Paresseux de nature, il exécrait le travail et les difficultés ; mais forcé de se soumettre, il accepta de son professeur les leçons qui s'incrustèrent d'autant plus en lui et amenèrent le beau résultat dont chacun de nous a pu jouir.

Maintenant la peinture. Beaucoup de gens diront qu'il est naturel de peindre avec goût ; j'admets cette assertion jusqu'à un certain point. Je comprends que celui qui est doué naturellement, puisse plaire plus qu'aucun autre dans ses œuvres ; mais ce que je n'admettrai jamais, c'est qu'il puisse peindre correctement et transmettre sur la toile l'expression d'une figure ou la gaîté d'un paysage ou d'une vue, sans avoir acquis une connaissance parfaite du dessin et des éléments de la peinture.

N'avez-vous jamais vu la jolie gravure intitulée : "Les premières leçons de Van Dyck ?" Ce roi du pinceau est représenté tout enfant, une ardoise sur les genoux, assis à côté de sa mère, qui guide sa petite main inhabile, tout en ayant l'air de lui expliquer ce qu'il fait. Ce tableau est parlant ; par son langage muet, mais expressif, il ajoute encore à l'argument que j'ai présenté précédemment.

Van Dyck a reçu de sa mère les leçons élémentaires du dessin, ensuite celles de la peinture, et peu-à-peu il est parvenu à cette hauteur à laquelle bien peu d'autres peintres sont arrivés.

Quelle solidité pourrait-on garantir aux édifices d'un architecte, qui n'a jamais appris les mathématiques. Comment les ouvriers pourraient-ils être guidés par les plans, si ceux-ci sont mauvais et que le croquis n'en est pas régulier, proportionné ?

Quant au professorat, nous sommes tous à même d'en juger, et je ne crois pas m'exprimer avec trop d'assurance, quand j'affirme qu'un professeur, aussi instruit qu'il soit, n'est pas bon, s'il ne fait suivre à ses élèves, dès le début, le cours des études élémentaires, et qu'il ne les force à s'y adonner avec la ferme détermination de ne changer de système, qu'après qu'ils en auront parfaitement profité, et que de bons conseils et de bons principes leur auront été donnés, afin que, si, plus tard ils font choix d'une profession, aucun obstacle ne puisse s'opposer au succès de leurs travaux.

La meilleure preuve à l'appui de ce que je viens de dire, c'est le système d'éducation adopté en Allemagne. Les parents, par ordre du gouvernement, n'ont aucun droit sur leurs enfants, tant que ceux-ci n'ont pas atteint l'âge de quatorze ans, et ne peuvent les obliger à travailler avant cet âge ; mais ils doivent, au contraire, les envoyer à des écoles dans lesquelles on forme les caractères et l'on cultive les dispositions naturelles. Depuis que l'émigration a augmenté, notre pays a reçu une quantité d'Allemands pauvres, qui, en quelques années, se sont établis, ont réussi et possèdent maintenant quelques moyens. Pourquoi cela ? parce que tous ces gens ont un métier, qu'ils sont instruits, et surtout parce que l'éducation qui leur a été donnée, a été bien commencée, bien suivie et bien terminée.

En France, où tout semble s'être réuni pour rendre ce pays le premier du monde, que de travail avant d'être

admis dans ces grandes institutions où l'on reçoit une profession, un art ou un métier !

Prenons le cours de l'Institut des Arts et Métiers, celui de l'Ecole Polytechnique, celui du Conservatoire de Musique, et il nous sera impossible de trouver dans aucun d'eux l'omission des études élémentaires. Mais aussi, que de génies sortis de ces écoles pourrait-on nommer avec orgueil ! Ils ne se comptent plus. Je m'arrête soudain, parceque l'admiration que je ressens pour les Français pourrait m'emporter au-delà des limites raisonnables, et me faire montrer une partialité trop marquée ; je me contente des quelques mots que j'ai prononcés à leur égard. Les exemples parlent d'eux-mêmes.

Mon tableau ne serait certainement pas terminé, si je n'accordais à l'Amérique la mention de cet homme surprenant, de cet astre de première grandeur, qui, par ses brillantes dispositions, reluit d'un éclat unique dans le firmament étoilé du dix-neuvième siècle. Vous l'avez sans doute déjà reconnu, cet Edison, dont les merveilleuses découvertes attirent l'attention du monde entier, qui s'immortalisera par les bienfaits de son savoir, et dont un peuple prononce avec fierté le nom glorieux. Quel travailleur énergique que cet homme, qui, avec presque rien, s'est formé lui-même. Tout ce que je pourrais raconter à son sujet, tout ce qu'une plume habile pourrait dire de beau, tout ce qu'un orateur, au langage fleuri, pourrait exprimer en le louant ; rien ne dirait autant, rien ne serait plus éloquent que le seul mot : Edison. Thomas Alva Edison naquit en 1847, dans l'Etat de l'Ohio. A l'âge de douze ans il entendit sortir de la bouche même de son père l'ordre de quitter le toit paternel, de se procurer du pain où il en trouverait, et de chercher le moyen d'en faire s'il n'en trouvait pas.

Mais cet enfant de douze ans avait reçu de sa mère, femme intelligente et assez instruite, quelques notions ridumentaires de lecture, d'écriture et de calcul. Il accepta avec froideur et indifférence l'arrêt qui le bannissait de l'endroit où ses premières années s'étaient écoulées, et aussitôt il se mit à parcourir les trains, vendant des journaux et des objets insignifiants. Avec ce petit commerce, en peu de temps, il réalisa des bénéfices, employa des gamins, et pendant que ceux-ci débitaient la marchandise, lui, travailleur infatigable, passait son temps à satisfaire sa passion effrénée pour la lecture, dévorant ce qui pouvait être lu et retenant tout ce qui lui paraissait être de quelque utilité. Sur ces mêmes trains, il publiait un journal qu'il vendait aux voyageurs, et ajoutait ainsi quelques pièces de plus aux économies qui s'amassaient dans son gousset d'enfant abandonné, et qui devaient, dans la suite, avec l'aide des bibliothèques publiques, l'aider à parvenir.

Voilà encore un des bienfaits de la providence qui permît qu'Edison eût une mère active, pour donner à son fils un peu d'instruction. Quelle perte pour l'humanité, si cet enfant d'une intelligence extraordinaire n'était jamais sorti de sa ville natale ; si son goût passionné pour le travail n'avait été éveillé et raffermi par les bribes de quelques connaissances élémentaires. Non, il en était écrit autrement. Ce *Cæsar of Invention*, comme l'ont surnommé ses compatriotes, devait un jour se faire connaître par ses créations et révéler à l'univers ébahi la frappante et vivante réalité.

Il est difficile de trouver ou de choisir une plus belle preuve de la nécessité des études élémentaires que celle dont je termine à l'instant le récit. La lecture, l'écriture et le calcul ouvrirent à Edison le chemin de la science, dont il a gravit en vainqueur les sommets les plus escarpés.

Que puis-je encore émettre après cela? Rien. Pourtant, avant de clore, j'en appelle aux parents de toutes les classes, qui négligent d'instruire les petits êtres qu'ils ont mis au monde, et je les prie, malgré l'ennui qui pourra leur être causé, de repasser avec soin ce que je viens d'écrire, souhaitant, du plus profond de mon cœur, que la raison se fasse jour, afin que l'avenir se montre sous un meilleur aspect, pour notre belle Louisiane, dont le sol fertile attend des mains capables et dont les enfants sont naturellement doués.

Que les personnages influents qui veulent le bien du peuple, s'occupent avec toute la sollicitude qui lui est due, de cette jeunesse dont le pays attend beaucoup. Alors, comme récompense, une prospérité parfaite, de même qu'un auxiliaire puissant, nous ouvrira la route tortueuse de cette terre promise dont l'entrée nous a été, jusqu'à présent, à moitié fermée.

———

DE L'INFLUENCE DE LA FEMME DANS LA FAMILLE.

(Manuscrit de femme, lu par M. le Dr. J. J. Castellanos.)

De toutes les institutions qui sont établies parmi les hommes, celle de la famille est certainement la plus ancienne, la plus véritablement primitive, et celle dont l'origine divine peut le moins être contestée. Sanctuaire de toutes les vertus, base fondamentale de l'édifice social sur laquelle devait s'élever toute organisation politique, civile ou religieuse, la famille sera toujours considérée comme chose sainte, car, sans elle, le cœur n'aurait pas de domaine, et la vie, conséquemment, serait sans charme.

C'est dans la famille *vraie*, dans ce charmant groupe

composé du père, de la mère et de leurs enfants, que se trouvent cette intimité affectueuse, ces expansions amicales, ces dévoûments incomparables qui forment, pour ainsi dire, les liens moraux de l'amour paternel, de l'amour maternel et de l'amour filial.

Ce fait immense et éminemment moral nous engage donc à chérir la famille; car, sans elle, les liens à la fois les plus puissants, les plus sacrés et les plus tendres, n'existeraient pas; la civilisation serait encore à naître; le cœur humain ignorerait la suavité des plus nobles passions, et serait l'image du désert sec et aride n'offrant au voyageur ni d'oasis pour se délasser, ni de sources vivifiantes pour retremper et son âme et son courage.

La famille est donc une belle, une admirable institution à laquelle chacun se doit d'autant plus qu'elle vise au bonheur de l'humanité, en assurant à chacun les douceurs d'une existence d'amitiés sincères, en tempérant, par les affections du cœur, tout ce que présentent de pénible et de rude les froissements de l'amour-propre, les déceptions de l'ambition, et le découragement que jettent, parfois, dans l'âme les courtes joies et les vaines gloires du monde.

Mais, si la famille est douée de tous ces avantages, de qui les reçoit-elle ?— Quelle est l'âme de ce foyer? La femme évidemment; car la femme y exerce une influence dont les effets bienfaisants sont incontestables. La joie douce, le bonheur pur, forment le cortège de la femme vertueuse et bien élevée; elle anime tout autour d'elle, et l'on peut affirmer que tout languit et meurt là d'où sa puissante influence est absente.

La famille est encore mieux que ce que nous venons d'esquisser: elle est, surtout, le vrai champ d'honneur de la femme. C'est là que celle-ci donne un libre essor à ses puissances affectives; c'est là qu'elle ose être "elle!"

c'est dans ce centre divin, que, par ses conseils et par ses bons exemples, elle ranime le courage de celui qui, frappé par l'adversité, voudrait se laisser glisser sur la pente funeste du découragement.

Il serait trop long d'énumérer les effets moraux qu'a produits, de tout temps, l'influence de la femme ; mais hâtons-nous de reconnaître que sa puissance d'action émane de la bonté, de la générosité de son cœur ; elle veut le bonheur pour ceux qu'elle aime ; aussi leur dit-elle : "Courage, Foi et Travail." A cette voix aimée et persuasive, sous l'effet de cette bienheureuse influence, qui pourrait résister à l'harmonie, au charme de ce langage ? Quelle tâche serait ardue à celui qui, guidé par cette main amie dans les sentiers difficiles de la vie, s'entend répéter à chaque pas que l'adversité n'est qu'une épreuve que chasse le travail ; que Dieu n'abandonne jamais ceux dont la fidélité au Devoir est constante, que le secret du bonheur terrestre gît dans cette admirable phrase : " Travailler, se contenter de peu, être digne, ne point médire, aimer afin d'être aimé."

Comment pourrions-nous douter de l'influence de la femme, influence si prompte, si vive ? autant nier l'intensité, la rapidité du fluide électrique. Certains corps communiquent la chaleur, d'autres la repoussent : la femme aspire toujours le feu des beaux sentiments, et sait transmettre son ardeur à ceux qui admirent le grand, le sublime.

Une mère surtout est ingénieuse à faire partager ses impressions. Réchauffés par le feu de son immense amour, les enfants puisent dans le cœur maternel les principes de la vraie vie, et comprennent qu'ils sont nés pour le bonheur aussi bien que pour le faire partager aux autres. Cette mère a des trésors de tendresse qu'elle ne craint pas de prodiguer ; elle sait les répartir avec un

tact qu'elle possède comme par intuition : chacun en aura la part qu'il demande. Enfin ses moyens sont aussi ingénieux qu'admirables pour rendre au cœur une espérance, pour exciter l'ambition et faire naître les passions douces. Son influence, c'est sa puissance d'aimer, c'est son regard sympathique, c'est sa nature sensible, c'est le rayon lumineux qui éclaire dans les situations difficiles, c'est l'âme aimante qui sait faire oublier.

Mais, nous dira-t-on, il est des mères dont l'exemple est parfois funeste aux leurs, et dont l'influence est nuisible à la famille. Soit ; mais ces mères-là forment l'exception, exception qui elle-même disparaîtra définitivement, dès que les bienfaits de l'éducation, en pénétrant partout, auront convaincu toutes les classes sociales que le plus bel écrin est celui dont les joyaux se nomment : Vertu, Bonté, Charité, Education.

Ah ! n'hésitons pas à le dire bien haut : l'influence de la femme dans la famille, c'est la source des meilleurs conseils, c'est l'encouragement opposé aux défaillances de l'homme, c'est la morale en action. Avec quelle force, ayant pour boucliers la tendresse et l'abnégation, elle se conservera le cœur de son époux, ou le ramènera au devoir s'il a pu s'en écarter un moment. Mais aussi que sa tâche lui sera douce, si, de bonne heure, elle a appris à s'oublier elle-même pour ne songer qu'aux autres.

Néanmoins, le plus beau rôle de la femme est incontestablement celui de la mère de famille ; son influence alors se manifeste dans tout son éclat. Qu'il semble doux le devoir de la mère, mais qu'il est saint et redoutable ! ces petits cœurs que Dieu lui a donnés, elle lui en doit compte, et ce n'est que par une vie de sacrifices et d'enseignements vertueux qu'elle se rend digne de l'œuvre que Dieu lui a confiée. C'est donc surtout dans la famille qu'on peut reconnaître la femme active, cou-

rageuse, en un mot la femme forte. Elle ne se laissera point abattre : son courage y égalera son malheur, elle y grandira même avec la hauteur de sa mission.

Jetons un regard autour de nous : là, pas bien loin, dans une famille que nous chérissons, l'influence d'une femme a transformé le foyer domestique en un salon ayant toujours pour hôtes : les bonnes manières, la politesse, en un mot tout ce que peut rendre admirable un grand cœur et une belle éducation. Observons l'admiration de ceux qui ont le bonheur de contempler ce tableau charmant, d'en jouir incessamment, et nous aurons la preuve de l'ascendant qu'exerce la femme, digne de ce titre, sur ceux qui l'entourent.

Maintenant que nous considérions la femme comme fille, comme épouse ou comme mère, nous aurons toujours des témoignages irrécusables de sa divine influence dans la famille ; car, jeune fille, elle y connaît la fascination de son regard ; épouse, elle y règne par sa tendresse, sa douce persuasion, son noble dévoûment ; mère, elle forme les générations futures, par l'éducation première qu'elle donne à ses enfants ; elle les conduit vers Dieu, et c'est elle qui leur transmet ces révélations d'en haut sans lesquelles la vie humaine n'aurait pas ce cachet divin auprès duquel s'effacent tous les autres titres de noblesse.

Là, dans la candeur de la jeune fille, dans le dévoûment de l'épouse, dans l'immense amour de la mère pour les siens, là, disons-nous, est la gloire de la femme ; là son influence s'exerce si admirablement, si puissamment, et si conformément aux enseignements de Dieu, que l'on comprend ce mot d'un écrivain illustre : "La famille est un temple dont la femme est la divinité."

Rapport sur une Comédie de M. Félix Voorhies,

lu par M. P. V. Bernard à la séance du 23 Mars 1883.

Monsieur le Président, Chers Collègues,

Avant d'exprimer une opinion sur la comédie du "Bigame," nous chercherons à vous en faire connaître les personnages.

Qu'est-ce qui avait causé la jalousie de Madame Berluchon après dix années de bonheur? le caractère aimable et bon de son mari devant la rassurer. Peut-être que c'était la lecture de méchants livres, comme il le croyait; n'était-ce pas plutôt le manque d'enfants? La tendresse, qu'elle eût partagée entre eux et lui, se concentrait tout entier sur lui; et devenait exigeante, à proportion du temps que M. Berluchon consacrait aux affaires auxquelles il se livrait avec ardeur. Quelle qu'en fût la cause, Madame Berluchon était jalouse et tout lui était sujet de jalousie, jusqu'à sa domestique Virginie. Celle-ci ne pensait qu'à son cousin Nicolas, dont elle admirait toutes les balourdises, comme il arrive aux personnes bien éprises. C'est par Virginie que la pièce commence: elle lit une lettre de son cousin et la commente à sa façon. Puis on entend la voix grondeuse de Mme Berluchon; elle vient donner des ordres à Virginie qui oubliait qu'elle n'était pas payée pour lire des lettres de Nicolas. Mme Berluchon la regardait encore sortir, lorsque M. Berluchon entre en gilet. S'il se présente en gilet, c'est qu'il n'a pu achever sa toilette faute d'un bouton qu'il prie Madame de poser. Comme elle déclare qu'il ne mérite pas qu'elle en prenne la peine, il déclare de son côté qu'il s'en va ailleurs le faire poser:— Ailleurs!...où donc? Voilà ce qui ne laisse pas de repos à Mme Berluchon, qui voudrait courir après son mari

mais ne sait comment quitter l'attitude qu'elle vient de prendre à son égard. Ses indécisions donnent le temps à M. Berluchon de disparaître. Les souffrances de la pauvre femme sont réellement poignantes. C'est quand elle est dans cet état que Virginie lui annonce M. et Mme Bouchencœur; elle voudrait les voir bien loin. Mais comme il n'y a guère moyen de les éconduire, elle les reçoit avec le plus aimable empressement. A l'intérieur, cependant un nouvel orage grondait : c'est que M. Berluchon avait annoncé qu'il avait avec M. Bouchencœur un rendez-vous d'affaire. Evidemment, c'était une perfidie, puisque Bouchencœur était là et qu'il n'avait pas l'air de se douter qu'il eût dû être ailleurs. Mme Berluchon n'y tient plus; alors commence une explication, où l'usage malicieux qu'elle fait du mot "rendez-vous" embarrasse le pudibond Bouchencœur ; son embarras trouble sa femme. Celle-ci avoue ingénuement ce qu'elle éprouve ; et Mme Berluchon n'a pas l'air de comprendre qu'on puisse être jalouse. Bouchencœur finit par s'indigner de sa faiblesse de se laisser déconcerter par des médisances, et part pour le rendez-vous qu'il avait complètement oublié. Les deux femmes restent seules. Leur tête-à-tête est interrompu par un facteur qui apporte une lettre, laquelle est bien adressée à M. Berluchon, mais dont l'adresse est d'une main de femme. Mme Berluchon, dont les nerfs prennent le dessus, ouvre la lettre et, démentant toutes ses bravades, s'évanouit. Et il y avait bien de quoi, comme vous l'avouerez, en écoutant cette lettre :

"Mon gros chéri, je ne t'écris qu'un mot ; ma lettre part à l'instant, et demain je pense partir aussi. En attendant le doux moment qui nous réunira, mon cœur vole vers toi, et je t'envoie un million de baisers.

Ta petite chatte, Rosalie, femme Berluchon.

P. S. Viens m'attendre à la gare, j'arriverai mardi."

En revenant à elle, Mme Berluchon écrit à son mari pour lui annoncer que tout est fini entre eux. Elle fait ramasser ses effets par Virginie pour quitter le domicile conjugal. Sur ces entrefaites arrive M. Berluchon ; Virginie lui remet la lettre de sa femme annonçant qu'elle est chez son avocat, l'honnête Blague-en-sac. Il y court, et donne ainsi à Mme Berluchon, qui s'était cachée, le temps de finir ses préparatifs de départ. Tandis qu'elle se prépare à sortir, une autre Mme Berluchon, la Rosalie de la lettre, arrive avec sa malle, s'étonnant de n'avoir pas vu son mari à la gare, admirant le logement qu'il lui a préparé, prenant Mme Berluchon pour la domestique. Les choses ne pouvaient pas s'éclaircir entre ces deux dames, on frémit des conséquences, lorsque entre heureusement M. Berluchon, qui retrouve deux dames Berluchon où il n'en cherchait qu'une. Enfin, le second M. Berluchon arrive à son tour, attiré par la voix de sa femme, et tout finit par s'expliquer. Ce dernier, qui s'appelait Anatole, était le neveu du premier ; ils habitaient la même maison sans se connaître. C'est en se rendant à son étage, au-dessus de celui de son oncle, qu'Anatole avait reconnu la voix de Rosalie. Les voilà bien heureux d'être réunis ; l'oncle et le neveu se sont précipités dans les bras l'un de l'autre. Tandis qu'ils s'embrassent en pleurant et que ces deux dames les regardent avec attendrissement, apprenez qu'Anatole est le fils du frère aîné de M. Berluchon, une mauvaise tête qui avait, de bonne heure, abandonné le toit paternel ; il doit venir habiter avec son fils et comblera ainsi le bonheur de M. Berluchon à qui sa femme promet de ne plus être jalouse. Elle tiendra sans doute parole, car Anatole et Rosalie vont devenir ses enfants, et la tendresse maternelle, adoucissant son caractère, la rendra moins exigeante pour son mari. Voilà une esquisse du

"Bigame," comédie pleine de gaieté et d'entrain. Les sentiments y sont vrais, les caractères bien soutenus, les situations heureusement amenées. Nous pourrions citer maintes scènes, mais ce serait trop long. Nous nous contenterons de citer la troisième scène, entre M. et Mme Berluchon, admirable de naturel; et celle qui suit où Mme Berluchon voudrait bien rappeler son mari, mais n'ose pas. Là, sa douleur est si naïve et si profonde que nous en avons été tout émus. D'un autre côté, notre devoir de critiques nous oblige à signaler ce qui nous semble une obscurité dans la dixième scène où Mesdames Berluchon et Bouchencœur restent seules. Cette dernière, n'usant d'aucun ménagement, se félicite que son mari ne lui fasse pas de mensonge, comme celui que M. Berluchon s'était permis le matin à l'égard de sa femme. Nous n'avons pu nous rendre compte de quel mensonge elle voulait parler; M. Berluchon nous paraît irréprochable. Un éclaircissement là serait d'autant plus nécessaire que cette accusation provoque chez son amie un état nerveux, qui finit par l'évanouissement causé par la lettre de Rosalie. A propos de Mme Bouchencœur, nous reprocherons à l'auteur de nous avoir causé un désappointement, en annonçant le retour de M. Bouchencœur, que nous avons inutilement attendu. Nous avons trouvé un peu trop de grossièreté dans les personnages subalternes de la pièce. Il nous semble que l'auteur la pourrait diminuer sans nuire à la vérité des caractères. Enfin, pour tout dire, nous avons remarqué quelques incorrections, bien convaincus, toutefois, qu'elles ne proviennent que de précipitation. Sauf ces détails, nous n'avons que des félicitations à lui adresser. Sa manière nous a rappelé celle de Scribe, par le naturel, la vivacité, le mélange d'esprit et de sentiment, et par l'heureux dénouement de la pièce, que nous appellerions volontiers, au

lieu du " Bigame," "l'Ecole des femmes jalouses."

Nous espérons que M. Félix Voorhies ne se tiendra pas à cet heureux début; nous l'espérons sincèrement et pour lui et pour la Louisiane.

P. V. BERNARD,
ALCEE FORTIER.

CHARLES BLÉTON.

Un comité chargé de transmettre à Madame veuve Bléton les regrets que la mort de son mari laisse à ses collègues de l'Athénée, les a exprimés de la manière suivante :

Madame,

La plupart des hommes meurent tout entiers : sortis de l'ombre ils y retournent ; pour eux tout est fini, ils n'ont pas de lendemain. D'autres au contraire, laissent un passé plein de souvenirs que le cœur dans ses jours de tristesse, aime à faire revivre pour leur dire encore un dernier adieu. Notre collègue Bléton était de ce nombre.

Aujourd'hui, nous nous rappelons avec émotion la part active et brillante qu'il a prise aux travaux et aux discussions de l'Athénée, l'élévation de son caractère, ses qualités morales, l'estime sympathique de ses collègues et leurs chaudes amitiés.

Homme de combat par le tempérament, il allait droit devant lui dans le monde des idées sans s'inquiéter des dangers et des obstacles. Toujours sur la brèche, il a consacré sa vie, ses ardeurs, ses énergies à défendre bravement ses convictions républicaines, sans jamais oublier que la vérité est une force. Pour lui, de toutes les formes de gouvernement, la République avait toutes

ses préférences, parce qu'elle seule pouvait assurer au peuple, la plus grande somme de liberté, le plus grand développement de l'intelligence et du bien-être matériel.

Afin d'arriver à son but et à la réalisation de son rêve, il cherchait plutôt à convaincre ses adversaires qu'à leur imposer ses propres idées: et son style clair et énergique lui servait admirablement dans ces luttes passionnées que crée le journalisme quotidien.

Logique avec lui-même, convaincu du bien fondé de ses idées, il ne faut pas s'étonner de le voir s'occuper avec ardeur des problèmes modernes et du plus terrible de tous—le Socialisme si mal compris. Son ambition était d'entrer dans ce grand mouvement, de l'étudier sans parti pris, sans passion, et de le mettre dans son véritable jour. Toute sa préoccupation surtout, était de séparer le vrai socialisme des esprits sérieux, du faux socialisme qui effraie tout le monde à juste titre, par les énormités monstrueuses de ses adeptes ignorants.

Maintenant, si nous voulons apprécier sa valeur morale, nous le trouverons pur dans un monde politique corrompu, invariable dans ses principes, calme et digne dans son malheur, se contrôlant pour garder son sentiment de justice. Mais son plus grand mérite à nos yeux est d'avoir compris et pratiqué la leçon donnée par l'expérience aux natures supérieures:—le courage de la bienveillance.

Sans pouvoir vous consoler, l'Athénée sympathise à votre douleur et la comprend; il vous prie respectueusement, Madame, d'accepter ses témoignages de regrets si bien mérités par celui qui fut notre collègue et ami.

Le Comité:

Charles Turpin, D. M. P.
Alfred Mercier, D. M. P.
Sabin Martin, D. M. P.

History of the St. Louis Cathedral of New Orleans.

Sous ce titre, M. Louis J. Loewenstein, attaché à la rédaction du *Times-Democrat*, a publié récemment un intéressant opuscule qui se recommande à notre public, autant par le choix du sujet que par la manière dont il est traité. Nous remercions l'auteur de l'exemplaire qu'il a bien voulu présenter à l'Athénée, en attendant que M. le Dr. J. J. Castellanos, qui a été chargé d'en faire un rapport à notre Société, lise à ses collègues l'appréciation détaillée qu'il en a faite. Tout écrit, où il est question de la Louisiane, a pour nous un attrait spécial, et nous serons heureux qu'un de nos collègues rende justice au jeune écrivain qui s'est occupé d'un des plus anciens monuments de notre ville.

LA FOURMI TAUOCA.

Il est bien certain que plusieurs espèces de fourmis accomplissent d'assez longs voyages, surtout dans le centre de l'Afrique. Mais on n'a à cet égard que des observations isolées qui ne nous renseignent qu'insuffisamment sur leurs causes et leur but. Ce sont le plus souvent des colonies allant fonder des fourmilières nouvelles. Elles envoient en avant des troupes chargées de préparer leur demeure. Il y a fort peu d'années, M. Bates, naturaliste anglais qui a séjourné fort longtemps dans le bassin de l'Amazone, a décrit toutefois complètement certaines fourmis voyageuses de cette contrée. Elles appartiennent au genre *Eciton* et sont désignées vulgairement sous le nom de *fourmis fourragères*. Elle ont la tête plate, le corps élancé, les pattes longues et grêles, et sont armées non seulement d'un aiguillon, mais encore de mandibules tranchantes; leur régime est essentiellement

carnassier, et elles s'attaquent à des animaux de toute espèce et souvent de forte taille.

A Ega, localité située au point où le Teffé se mêle au Rio Solimoens, M. Bates n'a pas observé moins de dix espèces de ces fourmis, représentées chacune par des individus de trois catégories : mâles, femelles, et neutres ou ouvriers. Dans l'espèce la plus remarquable, l'*Eciton drepanophora*, que les Indiens nomment *tauoca*, les ouvriers, dont la taille varie de 7 à 14 millimètres présentent un aspect formidable. Leur tête ronde et lisse est armée d'énormes pinces, recourbées et aiguës comme les cornes des chamois ; leur corps est assez mince, et leurs pattes, relativement très développées, leur permettent de se mouvoir avec une grande agilité. Pour se transporter d'un endroit à un autre, ces fourmis se forment en colonnes longues de plus de 100 mètres, mais assez étroites, et sur les côtés desquelles se tiennent quelques individus jouant le rôle d'officiers. Pendant la marche, ces officiers, qui sont aux travailleurs dans la proportion de 1 à 20, se montrent très actifs et se portent de côté et d'autre pour veiller à ce que leurs soldats s'avancent en bon ordre. L'arrivée des fourmis ecitons est presque toujours décelée par la présence d'un grand nombre de grives formicivores, oiseaux à queue courte et à plumage terne qui représentent en Amérique les grives de l'archipel Indien et qui sont particulièrement friands d'insectes hyménoptères.

Dès que les habitants aperçoivent ces grives, ils se réjouissent à la pensée que les fourmis ne sont pas loin et vont pour quelque temps au moins apporter un soulagement à leurs maux. Pendant la plus grande partie de l'année en effet, dans ces régions torrides de l'Amérique du Sud, les insectes de toute espèce se multiplient librement avec une telle abondance que pendant la nuit surtout certaines maisons deviennent inhabitables. Dès que le soleil a disparu de l'horizon, dit M. Bates, de toutes les crevasses sortent des insectes qui piquent, qui mordent ou qui émettent une odeur insupportable ; quelques-uns ont le corps revêtu d'une sorte d'armure qui les met à l'abri de tous les coups ; d'autres, au contraire, dodus et obèses, ont la peau si mince qu'ils s'écrasent au moindre contact ; ici, ce sont de petits papillons qui éteignent la lampe du travailleur ou qui viennent se

noyer dans son encrier ; là, des scorpions et d'énormes scolopendres bien faits pour inspirer la terreur ; quand aux lézards, aux couleuvres et aux autres reptiles ils sont si commun que l'on n'y fait plus même attention. Pendant un certain temps, ces envahisseurs règnent sans conteste, malgré l'acharnement avec lequel on les poursuit ; mais quand les fourmis carnassières sont arrivées, tont change de face, et les insectes malfaisants vont expier leurs méfaits. Aussi les habitants s'empressent-ils de quitter leurs maisons, dont ils laissent les portes grandes ouvertes pour permettre aux fourmis de remplir leur mission salutaire. Avant de pénétrer dans une demeure, les ecitons détachent quelques éclaireurs chargés de reconnaître si les lieux sont dignes de leur visite, puis, si le rapport a été favorable, elles se précipitent dans les appartements et commencent un impitoyable carnage. Rien ne résiste à leurs terribles mandibules: mille-pieds, scorpions, punaises et cancrelats sont mis à mort en un clin d'œil, et les grandes couleuvres, les lézards et les rats eux-mêmes succombent sous les coups multipliés d'une légion d'ennemis. Cette besogne est terminée en peu de temps, et bientôt les fourmis, se reformant en ligne, sortent triomphalement de la maison qu'elles ont balayée. Aussi, dans tout le bassin de l'Amazone, ces insectes sont à juste titre regardés comme des animaux éminemment utiles.

Dans certaines circonstances toutefois, ils peuvent devenir redoutables ; car, avec leurs instincts belliqueux ils n'aiment pas être troublés dans leur marche. Aussi le voyageur qui en forêt rencontre subitement une armée d'ecitons n'a qu'une chose à faire : s'enfuir au plus vite, pour ne pas devenir la victime de ces milliers de mandibules.

ZABOROWSKI.

VIEUX BARDE ET JEUNES FILLES.

JEUNES FILLES.

Vieux barde, au temps de ta jeunesse
Etait-ce comme de nos jours?
L'amant à sa chère maîtresse
Jurait-il de l'aimer toujours?
Le regard d'une douce amie
Faisait-il palpiter ton cœur?
Disais-tu : " Vous êtes ma vie;
Votre sourire est mon bonheur."

VIEUX BARDE.

De mon temps, nobles demoiselles,
L'amour dans les cœurs fleurissait.
Le barde chantait pour les belles ;
Un baiser le récompensait.
Oh! pourquoi venez-vous, méchantes,
Réveiller ces doux souvenirs?
A ces images caressantes,
Mon sein se remplit de soupirs.

Si vous saviez comme Georgette
Ecoutait mes chansons d'amour!
Elle ne fut jamais coquette,
Je lui plus dès le premier jour.
O Georgette, tes yeux de flamme
Etaient pour moi le feu divin;
Ils brillent encor dans mon âme,
Ils brilleront jusqu'à ma fin.

ALFRED MERCIER.